



Syria
Archéologie, art et histoire

89 | 2012
Varia

John F. HEALEY, *Aramaic Inscriptions and Documents of the Roman Period*

Jean-Baptiste Yon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/1095>
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012
Pagination : 439-441
ISBN : 9782351591963
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Baptiste Yon, « John F. HEALEY, *Aramaic Inscriptions and Documents of the Roman Period* », *Syria* [En ligne], 89 | 2012, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 06 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/syria/1095>

cultes et paganisme ; christianisme ; tombeaux) et bénéficie d'une riche illustration, avec notamment la photographie d'inscriptions qui parfois manquaient dans les publications antérieures (voir la table des illustrations, p. 216) et de belles cartes. L'introduction revient brièvement sur les spécificités de l'épigraphie en Syrie et l'importance de cette documentation pour reconstituer l'histoire de la région, avant de présenter l'historique des recherches épigraphiques et le programme des *IGLS* lancé par le père Jalabert en 1905.

Chaque inscription est accompagnée d'un lemme précis, et l'on regrettera seulement l'absence d'apparat critique qui aurait permis de montrer aux lecteurs qui ne pratiquent pas habituellement les inscriptions comment s'établissent et s'améliorent les textes. Si l'on retrouve dans ce choix des inscriptions incontournables, comme le tarif de Palmyre (n° 4) ou les privilèges de Baetocécé (n° 34, texte malheureusement amputé des 14 premières lignes en latin), l'équipe des *IGLS*, réunie autour de J.-B. Yon et P.-L. Gatier (J. Aliquot, J.-C. Decourt, D. Feissel, J.-P. Rey-Coquais et M. Sartre) a aussi voulu mettre en lumière des textes méconnus ou d'accès difficile

(notons même deux inédits, le n° 31, milliaire de la route Adraha-Bosra, et le n° 63, épitaphe chrétienne de 397/8). Le recueil est précédé d'une table chronologique et suivi d'un index des provenances et d'une bibliographie.

Il serait inutile de résumer un choix qui présente une grande variété de textes, de l'époque hellénistique au XI^e s. apr. J.-C., les époques romaine et proto-byzantine étant particulièrement bien représentées. Certaines questions épineuses sont rapidement évacuées (n° 9, l'interprétation de Rey-Coquais de l'ethnique *Philotereios* [l. 5] n'emporte pas la conviction, cf. G. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, the Red Sea Basin, and North Africa*, Berkeley/Los Angeles/Londres, 2006, p. 125-126, qui présente l'état de la question), mais le format de l'ouvrage interdisait sans doute des discussions trop érudites. Quoiqu'il en soit de ce dernier point, les inscriptions réunies offrent, aux étudiants comme aux chercheurs, une belle illustration de la diversité de la documentation épigraphique et des apports des textes gravés à la connaissance des réalités antiques, et un stimulant voyage de Palmyre à la haute vallée du Barada, de l'Euphrate à la Méditerranée.

Thibaut BOULAY

John F. HEALEY, *Aramaic Inscriptions and Documents of the Roman Period (Textbook of Syrian Semitic Inscription, IV)*, Oxford University Press, Oxford, 2009, xvii + 367 p., 21 ill. n/b, 1 carte, ISBN : 978-0-19-925256-5.

Ce volume fort bien venu prend la suite des trois ouvrages de J. C. L. Gibson, parus entre 1971 et 1982 (I, *Hebrew and Moabite Inscriptions* ; II, *Aramaic Inscriptions* ; III, *Phoenician Inscriptions*) chez le même éditeur. Il présente un choix d'inscriptions et de documents (parchemins et papyri) écrits dans divers dialectes de l'araméen, nabatéen, judéo-araméen (*Jewish [Palestinian] Aramaic*), palmyrénien, syriaque (édessénien), hatréen. Ce qui le distingue des précédents volumes, en particulier du vol. II (qui regroupait lui aussi des textes araméens), est aussi bien la période choisie (d'où le titre) que l'inclusion de documents qui complètent utilement les inscriptions.

Dès le XIX^e s., le projet explicite du *CIS* prévoyait d'intégrer les mieux connus de ces dialectes (palmyrénien et nabatéen, mais pas syriaque !), et on en trouve des exemples dans les manuels et recueils parus depuis cette époque (en particulier, G. A. Cooke, *A Text-book of North-Semitic Inscriptions*, au début

du XX^e s., ou encore l'ouvrage édité par Fr. Rosenthal, *An Aramaic Handbook*, paru en 1967). Certes, la primauté des études bibliques laissait en marge ces textes d'époque « tardive » (d'où l'usage systématique des transcriptions en alphabet « hébreu carré », principe rejeté avec force par l'A.), dont certains n'ont été bien connus et compris (hatréen en particulier, mais aussi beaucoup des textes en syriaque édessénien) qu'à partir des années 1950. La présentation globale, combinée et comparée de ces documents dans un même livre est donc assez nouvelle, avec des transcriptions (en caractères latins diacrités, facilitant la lecture par les non-spécialistes, auxquels s'ajoutent des transcriptions en alphabet hébreu pour les inscriptions juives et en *estranghelo* pour le syriaque), des traductions et un commentaire — surtout linguistique — détaillé¹⁹. S'y ajoutent quelques illustrations, qui permettent de donner une idée des graphies respectives.

19. Dans le commentaire, l'absence de référence à la ligne concernée n'en facilite pas l'utilisation, en particulier

dans le cas des textes un peu longs (comme le tarif de Palmyre ou les différents *papyri* et parchemins).

Aucun de ces dialectes n'a été négligé par les études sémitiques récentes et on peut nommer pour chacun d'entre eux des publications importantes depuis les années 1990 (*Palmyrene Aramaic Texts* de D. R. Hillers et E. Cussini, publications de Healey lui-même sur le syriaque et le nabatéen, de L. Y. Rahmani sur les ossuaires juifs, de B. Aggoula et Kl. Beyer sur les inscriptions hatréennes²⁰ et du même Beyer sur ce qu'il nomme « textes araméens de la mer Morte »), mais l'insistance de Healey sur l'existence d'une *koiné* linguistique et culturelle est à souligner. Certes, le point de vue est principalement linguistique, mais une grande attention est aussi prêtée au vocabulaire comme, par exemple, l'existence d'un langage religieux commun (formules mémorielles), y compris au judéo-araméen. L'A. attire également l'attention sur un héritage partagé dans le domaine légal, une *common law* qui serait de tradition araméenne, héritière du droit néo-assyrien. Ce point est vraisemblablement à discuter, en tout cas à préciser (voir par exemple l'article de H. M. Cotton dans *From Hellenism to Islam. Cultural and Linguistic Change in the Roman Near East*, éd. par H. M. Cotton et al., Cambridge, 2009), mais explique sans nul doute l'accent mis dans le choix sur les textes de caractère légal ou paralégal (voir *infra*).

L'ouvrage débute par une introduction historique et culturelle qui retrace dans ses grandes lignes l'histoire du Proche-Orient et de chacune des régions représentées, avant de s'intéresser de manière assez générale aux grandes questions à la mode que sont « Literacy and Bilingualism », « Ethnicity », « Law », « Religious Syncretism » : la place allouée à ces problèmes (une à deux pages) ne permet d'en donner qu'un aperçu sommaire, suivi d'une bibliographie d'orientation. Vient ensuite une assez substantielle introduction épigraphique et linguistique qui, sans entrer dans tous les détails techniques, offre une présentation claire de l'histoire de l'araméen (et de son écriture) et présente les différents dialectes dans leurs différences et leurs ressemblances des points de vue grammatical, lexical et phonétique (avec là encore, présentation bibliographique d'orientation). L'ouvrage est présenté explicitement comme une

introduction aux dialectes de l'araméen, ce qui fait que Healey ne réédite pas à proprement parler les textes, mais en donne une version relativement sûre, en signalant les problèmes (parfois nombreux et épineux).

Chaque dialecte a ensuite droit à un chapitre particulier, regroupant entre 9 documents (judéo-araméens) et 17 à 18 (18 nabatéens, 18 palmyréniens, 18 syriaques, 17 hatréens), qui oscillent entre le très court (un ossuaire de Jérusalem) et le très long (tarif de Palmyre). Les textes choisis ne sont pas tout à fait représentatifs de la structure de la documentation en général, formée en grande majorité d'épigraphes (ossuaires juifs, bustes palmyréniens) ou de graffiti (nabatéens), mais il était sans doute inutile de multiplier à l'excès ce type de texte. On peut regretter toutefois qu'il n'y ait qu'un seul ossuaire juif et aucune épigraphe palmyrénienne, ni aucun graffiti nabatéen. De même, en palmyrénien, l'absence de dédicaces au dieu anonyme est regrettable, même si leur caractère extrêmement court et répétitif en est une explication. Le choix était plus facile pour le hatréen ou le syriaque édessénien dont les *corpus* sont plus réduits et dans lesquels on pouvait aisément sélectionner des textes représentatifs. Il n'y a pas d'inédits et seule une inscription sur mosaïque d'Édesse est une découverte récente²¹. On fera une place à part aux différents documents (*P. Euphr.* pour le syriaque et *P. Yadin* pour le nabatéen et le judéo-araméen) publiés depuis 1990 et dont l'importance justifiait la présence ici. Comme pour les autres dialectes, ont été privilégiés les textes exceptionnels (inscriptions les plus anciennes ou les plus récentes, papyri nabatéens, lettres de Simon bar Kosibah ou parchemins syriaques de Doura et de l'Euphrate, tarif de Palmyre) ou à juste titre célèbres (inscription de la tombe Turkmāniyyah, inscriptions d'Odainat et Zénobie, textes légaux hatréens), avec évidemment les diverses catégories habituelles, inscriptions honorifiques, dédicaces de statues ou de bâtiments (principalement des tombes), inscriptions funéraires sur mosaïque d'Édesse et des environs²².

Les quelques textes bilingues (de Nabatène et de Palmyre) sont donnés avec leur partie grecque (ou thamudéenne) traduite, mais sans commentaire

20. On peut citer également pour le judéo-araméen J. A. FITZMYER & D. J. HARRINGTON, *A Manual of Palestinian Aramaic Texts*, paru en 1978, mais augmenté en 1994. À la différence de l'ouvrage de Healey, les auteurs ont inclus dans leur choix les textes littéraires.

21. Publiée par J. F. Healey lui-même (*JSS* 51, 2006). Certains textes hatréens publiés récemment auraient ainsi pu être pris en compte (voir par ex., Kl. BEYER, *Festschrift Jastrow*, Wiesbaden, 2002).

22. On regrettera le petit nombre de documents judéo-araméen, et bien qu'elles soient plus tardives, un aperçu des inscriptions de l'époque protobyzantine aurait pu être fait avec, par ex., le très riche dossier de Ghor es-Safī, sur lequel on peut consulter, de manière préliminaire, Y. E. MEIMARIS & K. I. KRITAKOU-NIKOLAROPOULOU, *Inscriptions from Palaestina Tertia*, 1b, *The Greek Inscriptions from Ghor es-Safī, Byzantine Zoora (Meletemata 57)*, 2008.

spécifique²³. L'ouvrage s'achève par un nombre limité de figures (11 dessins au trait et 10 photos), par un « index lexical » (sans traduction), regroupant par dialecte tout le vocabulaire, noms propres compris, et enfin par une bibliographie complète (une liste d'abréviations est fournie au début du volume).

Même si l'on peut parfois regretter l'aspect un peu sommaire, à l'occasion discutable, des interprétations historiques²⁴, ce choix d'inscriptions est donc une utile

introduction aux différents dialectes, qui s'adresse de manière très pédagogique à ceux qui connaissent l'un d'entre eux et veulent pouvoir se servir des autres. Il ne dispense pas du recours aux éditions savantes pour l'utilisation « historique » des divers textes rassemblés²⁵, mais permettra à de plus nombreux chercheurs et étudiants de profiter des richesses parfois difficilement accessibles de l'épigraphie et de la papyrologie sémitiques d'époque romaine.

Jean-Baptiste YON

Manar HAMMAD, *Palmyre. Transformations urbaines. Développement d'une ville antique de la marge aride syrienne*, Geuthner, Paris, 2010, 22 x 28 cm, 180 p., 257 ill. en coul., ISBN : 978-2-7053-3834-3.

Manar Hammad propose ici une synthèse sur l'histoire urbaine de Palmyre jusqu'à la période contemporaine incluse. Richement illustré, l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire de Palmyre ou d'histoire de l'urbanisme. Ce qui risque pourtant de dérouter plus d'un lecteur est l'utilisation immodérée d'un vocabulaire en partie issu de la sémiotique et de la linguistique contemporaine (Greimas *et al.*), dont on peut parfois se demander s'il ne rend pas obscurs des raisonnements ou des conclusions assez simples²⁶. À cette première difficulté, qui est celle de la simple lecture, s'en ajoute une autre, qui est que la réalisation matérielle de l'ouvrage laisse à désirer (orthographe fautive ou non normalisée — Chaqqas et Šakkās dans la même page [p. 62] — ; typographie : paragraphes, dont certains sur la chronologie — mais pas tous —, dans un corps différent). Le soin réel mis dans l'illustration (Palmyre est un site « photogénique ») aurait pu être doublé d'une relecture plus attentive.

L'A. s'appuie en effet, dans ses raisonnements, principalement sur des photographies personnelles,

sur les archives de l'Armée de l'air du Levant de l'époque du mandat français, ainsi que sur des plans nouvellement préparés, et publiés depuis, sous la direction de Kl. Schnädelbach (*Topographia Palmyrena* 1, *Topography, Documents d'archéologie syrienne* 18, Damas, 2010). On sera particulièrement intéressé par les données rassemblées sur la gestion de l'eau à Palmyre et sur la manière dont les Palmyréniens ont cherché à maximaliser les ressources. On peut en quelque sorte lire l'histoire de l'approvisionnement en eau, mais aussi de la gestion des crues, comme un résumé de l'histoire de la ville.

C'est dans ces notations qu'on trouvera sans doute le plus de neuf, plus peut-être que dans les développements sur l'urbanisme de Palmyre en tant que tel, domaine où beaucoup de choses ont déjà été faites, et où les conclusions de l'A. s'appuient parfois sur des données archéologiques peu sûres (étendue réelle et importance de la « ville hellénistique » au sud du wadi ; rôle et surtout trajet des processions éventuelles en lien avec l'*akitu* de tradition babylonienne²⁷), tout en reprenant le schéma généralement accepté²⁸. On y

23. Signalons toutefois qu'une partie du tarif de Palmyre en grec (panneaux iii et iv) n'est pas traduite, bien que le texte soit donné p. 168-173. Le panneau iv n'apparaît d'ailleurs même pas dans le tableau synoptique de la structure du tarif p. 165.

24. Ainsi le centurion de légion (*qtryn 'dy lgywn*) Iulius Maximus peut difficilement être autre chose qu'un membre de l'armée romaine en 135 apr. J.-C. (texte 31, p. 150-151 [= *PAT* 1397]). Sur la lecture du texte, voir maintenant *IGLS* XVII/1, 209. De même, l'indépendance de Palmyre (« a sort of independence under a local constitution », p. 12) à partir du passage d'Hadrien en (vers) 129 apr. J.-C. n'est qu'un mythe. Comme l'ont montré entre autres F. Millar et M. Sartre, Palmyre appartenait à l'empire et ses institutions ressemblaient à celles d'une cité normale. Cela n'empêche évidemment pas que Palmyre et ses habitants aient eu un fort particularisme.

25. Un tableau de concordance épigraphique aurait rendu des services aux lecteurs.

26. « Relier ce qui était séparé présuppose la négation de la séparation. (...) La séparation signifiait une négation non-verbale, puisqu'elle s'inscrivait, dans le dur et la durée, que l'une des régions n'était pas l'autre. » (p. 33).

27. Ou même deux *akitu*, selon l'A. Voir les conclusions contraires de T. Kaizer, *The Religious Life of Palmyra (Oriens et Occidens* 4), Stuttgart, 2001, p. 200 et suivantes (non cité dans la bibliographie). La bibliographie palmyrénienne non-francophone n'est pas mise à contribution de manière très détaillée, en général.

28. Par ex., pour les conflits qui opposaient les grandes familles autour du temple de Nabu et qui ont joué un rôle dans la mise en place de la grande colonnade, voir déjà M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001, p. 653-654.